



EDWARD CONLON

**LE BUREAU DES
POLICIÈRES**

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Thierry Arson

actes noirs

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Le Bronx, 1958. Le bureau des policières peine à gagner en crédibilité au sein du NYPD, même lorsqu'il résout des affaires sur lesquelles les hommes se sont cassé les dents. Jeune recrue issue d'une famille d'immigrés italiens catholiques, Marie Carrara essaie de trouver sa place au sein de cet univers sursaturé de testostérone. Elle refuse de se complaire dans des tâches "de femme" et n'aspire qu'à une chose : devenir enquêtrice.

Malgré son innocence et sa timidité naturelles, elle se découvre un don pour s'infiltrer dans les soubassements de la ville et tendre des pièges aux dealers de drogue et autres dépravés qui ne voient en elle qu'une proie facile. Dans le même temps, elle doit s'effacer et se soumettre à la maison : son mari, policier lui aussi, est un pervers narcissique violent et un coureur de jupons invétéré.

En dépit de la brutalité de son métier, du sexisme auquel elle doit faire face chaque jour et d'un mariage qui prend l'eau de toute part, Marie se promet pourtant de réussir au sein du NYPD et de devenir le modèle que mérite sa fille.

Inspiré par le combat de Marie Cirile-Spagnuolo, une ancienne collègue de l'auteur, *Le Bureau des policières* est un polar terriblement juste sur les violences professionnelles et domestiques contre lesquelles les femmes, hier comme aujourd'hui, doivent se battre.

LE BUREAU DES POLICIÈRES

“Actes noirs”

EDWARD CONLON

Edward Conlon est un auteur new-yorkais né dans le Bronx en 1965. Diplômé d'Harvard, il intègre le NYPD en tant qu'officier de police, puis devient détective. En parallèle de sa carrière dans les forces de l'ordre, il écrit des chroniques pour le New Yorker. En 2011, il quitte la police pour se concentrer sur ses projets d'écriture. Son premier roman, Rouge sur rouge, a paru dans la collection "Actes noirs" (2014).

DU MÊME AUTEUR

ROUGE SUR ROUGE, Actes Sud, 2014 ; Babel noir n° 155.

Titre original :
The Policewomen's Bureau: A Novel
Éditeur original :
Arcade Publishing, New York
© Edward Conlon, 2019

© ACTES SUD, 2022
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-16662-5

Photographie de couverture : © Todd Hido

EDWARD CONLON

Le Bureau
des policières

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Thierry Arson

ACTES SUD

Pour mes nièces
Elizabeth Conlon
Delia Conlon
Eleanor Conlon
Caroline Conlon
Lauren Pacicco
Annabella Timpanaro
Maryjane Timpanaro
Grace Conefrey

NOTE DE L'AUTEUR

Le Bureau des policières est une œuvre de fiction, basée sur la vie de ma regrettée amie Marie Cirile-Spagnuolo, avec sa permission, et sa coopération. Son histoire m'a été inspirée par le biais de sa biographie, *Detective Marie Cirile*, que j'ai décidé d'adapter en roman au fil de nos longues conversations. Nous avons tous deux été inspecteurs au NYPD, quoique dans des secteurs différents. Marie a été nommée en 1957, et elle était présente à mon pot de départ, trois mois avant son décès. Les affinités entre nous étaient particulières, et profondes. Elle avait habité à quelques pâtés de maisons de là où j'ai grandi, dans Yonkers, et nos familles allaient à la messe dans la même paroisse. Sid, son mari, a pris sa retraite du 44^e Precinct, dans le South Bronx, où j'étais inspecteur, et certains de mes collègues se souvenaient de lui.

La première question que bien des lecteurs se poseront est : "Qu'y a-t-il de vrai dans tout ça ?" Pour faire court : la majeure partie, et la pire. Il m'a été difficile de comprendre ce qu'elle a enduré. Bien que nous ayons eu beaucoup en commun, Marie était une étrangère et une pionnière, une Italienne dans un service de police irlandais, et une femme dans un monde d'hommes. Les indignités qu'elle a subies, au travail et en dehors, sont des expériences que je n'ai pu qu'imaginer, ce que j'ai fait en brochant au minimum et en me fiant à sa propre version des événements et aux réactions émotionnelles qu'ils ont provoquées chez elle. Cette fidélité aux faits, ou à mon amie, représente-t-elle une infidélité envers le lecteur ? Je ne saurais dire. Mais je suis sûr qu'elle n'était pas folle de croire à ce qu'elle a cru et d'avoir agi comme elle a agi.

Dans le même temps, lors de nos discussions concernant ce livre, je lui ai dit que je voulais disposer de la liberté d'inventer tout ce qui serait susceptible d'améliorer le récit. "Ne te gêne pas, mon grand", m'a-t-elle répondu. Je ne me suis pas gêné.

En dépit de son titre, il ne s'agit pas d'un "livre de flic". Ce n'est pas un thriller ni un polar. Bien que Marie ait connu plus que sa part d'action, et ait résolu plus que son quota d'affaires, aucun crime n'est aussi important que son personnage, et comment elle a changé dans des temps changeants. Comment Marie est devenue elle-même est la seule énigme qui vaille, et ce roman ne la résout pas.

“Je pourrais vous conter mes aventures à partir de ce matin”, dit Alice un peu timidement ; “mais il est inutile de parler de la journée d’hier, car j’étais une personne tout à fait différente alors.”

“Expliquez-nous cela”, dit la Fausse-Tortue.

“Non, non, les aventures d’abord”, dit le Griffon d’un ton d’impatience ; “les explications prennent tant de temps.”

Lewis Carroll,
Alice au pays des merveilles

PROLOGUE

Six femmes étaient assises sur des chaises pliantes métalliques alignées le long d'un mur. Toutes d'une vingtaine d'années, toutes brunes, toutes en épais pull-over noir et jupe bleu sombre descendant sous le genou. Toutes blanches, contre un mur blanc. Ni trop grandes ni trop petites, ni trop grosses ni trop maigres. C'était ainsi qu'on procédait. Un homme observait les femmes à travers un miroir sans tain, depuis un couloir étroit et pénombreux. Un autre se tenait debout à côté de lui et l'observait. Le second attendait que le premier dise quelque chose. Comme rien ne venait, il demanda :

— Vous en voyez une qui vous dit ?

— Je ne... Ça a été rapide, répondit le premier homme, qui semblait moins incertain que non impressionné. Les pulls les rendent... Elle m'a paru beaucoup plus jolie. Une petite robe noire.

Il y avait une autre femme, avec les deux hommes, immobile derrière celui qui avait posé la question. *Vous en voyez une qui vous dit ?* Elle ne l'aurait pas formulé de la sorte. Elle savait ce qu'il sous-entendait, mais l'autre homme ne semblait pas avoir saisi, or il fallait qu'il comprenne. Elle envisagea d'intervenir, puis se ravisa. Elle était commissaire divisionnaire, et commandante du bureau des policières. C'était l'affaire de l'inspecteur, mais c'était une de ses filles qui l'avait montée, et elle en avait fait venir d'autres pour la conclure.

Son collègue était un Irlandais aux yeux d'un bleu glacial, cheveux gris taillés en brosse, avec un accent de Brooklyn crissant comme un rasoir émoussé.

— Pas celle que vous préférez, précisa-t-il avec une pointe d'agacement. Prenez votre temps. Regardez les visages, pas les pulls. Elles sont toutes habillées à l'identique, donc concentrez-vous sur ce qu'elles ont de différent.

— Elle est là ? C'est l'une d'elles ?

— À vous de le dire.

— Elles ont toutes l'air tellement mal fagotées.

— On n'est pas à un concours de beauté, lui rappela l'inspecteur. Vous êtes censé désigner la jeune femme qui a dérobé votre portefeuille, si vous la reconnaissez. Elle vous a dit quelque chose ?

— C'est arrivé au bar du Carlyle, répondit l'homme.

C'était le vice-président d'une firme quelconque, en visite à New York le temps d'une convention. Un type du Midwest, grand, épais, blond.

— On s'est bousculés, et elle a dit : "Attention, le grand gaillard ! Ce n'est pas l'heure de pointe !"

Il ne s'était pas rendu compte qu'elle lui avait subtilisé son portefeuille. Une policière sous couverture avait tout observé depuis le bar, et elle avait fait signe à son partenaire après que la donzelle aux doigts agiles eut heurté un agent de change et renversé son gin-fizz sur son costume rayé. Elle s'était débarrassée de son dernier larcin avant d'être menottée, mais le portefeuille du gars du Midwest se trouvait dans son sac à main. Ils avaient deux affaires – deux demi-affaires, une sans preuve, l'autre sans témoignage, au moins jusqu'à maintenant.

L'inspecteur se pencha sur le microphone.

— Numéro Un, veuillez vous lever, avancer d'un pas et dire : "Attention, le grand gaillard ! Ce n'est pas l'heure de pointe !"

De l'autre côté de la vitre, la femme occupant la première chaise s'exécuta lentement – à contrecœur, semblait-il –, et récita d'une voix monocorde :

— Attention, le grand gaillard. Ce n'est pas l'heure de pointe.

L'homme eut une grimace incertaine, comme s'il reniflait du lait sur le point de tourner. L'inspecteur donna de nouveau ses instructions au micro :

— C'est bon, Numéro Un, rasseyez-vous. Numéro Deux, même chose.

La deuxième jeune femme se leva. Elle avait les bras rigides, les doigts écartés au maximum, à croire qu'elle s'avavançait vers le bourreau. Elle ouvrit une bouche digne d'un poisson rouge, mais n'articula pas un mot. L'inspecteur se demanda à quel point elle aurait l'air coupable si elle l'était réellement.

— Allez, on y va, maintenant, la houspilla-t-il.

Quand la Numéro Trois se pencha en avant pour tirer vers le bas l'ourlet de sa jupe, la Deux sursauta et lança d'une voix suraiguë :

— Eh, attention au train !

— Non, pas elle, la pauvre petite, soupira l'homme. Ni la première.

— D'accord. Numéro Trois ? Prenez votre temps, et parlez clairement. Numéro Trois ?

Celle-ci ne souffrait d'aucun trac. En fait, elle paraissait impatiente de se trouver dans la lumière. Elle posa une main sur sa hanche, rejeta la tête en arrière et déclama d'une voix presque chantante :

— Bouge-toi de là, bonhomme, faut que je prenne mon train !

L'inspecteur rectifia aussitôt :

— “Attention, le grand gaillard ! Ce n'est pas l'heure de pointe !”

La femme prit une mine vexée.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit ?

L'homme se pencha vers l'inspecteur.

— Non, ce n'est pas elle.

— Si vous voulez, je peux le refaire, proposa la femme. Je peux...

— Nan nan, dit l'homme du Midwest. En même temps... Je ne sais pas. Mais je parie que son mari n'a pas le temps de s'ennuyer. Elle est mariée ?

— Ça suffira, merci, l'interrompit l'inspecteur d'un ton un peu sec. Numéro Quatre ? Je répète, vous devez dire : “Attention, le grand gaillard ! Ce n'est pas l'heure de pointe !”

La commissaire était mécontente. Certes, un tapissage devait suivre un script aussi bien réglé qu'une pièce de vaudeville,

mais aujourd'hui aucun membre de la troupe n'était dans son rôle. Le type du Midwest aurait aussi bien pu hésiter entre divers gâteaux chez le pâtissier, et les femmes ressemblaient à des collégiennes prises au hasard et se préparant à passer une audition pour la pièce annuelle de l'école. La première aussi maussade qu'une délinquante, la deuxième au bord de l'affolement, la troisième se prenant déjà pour une star. Est-ce que les choses allaient s'aggraver ? En tout cas, elles ne s'améliorèrent pas. La Numéro Quatre se leva de son siège du même mouvement que si elle était au collège de St. De Lima et que sœur John Margaret l'avait choisie pour diriger le serment d'allégeance au drapeau, d'une voix forte et claire :

— "Attention ! Le grand gaillard ! Ce n'est pas l'heure de pointe !"

La commissaire ne désapprouva pas le numéro.

— Mouais, lâcha-t-elle.

Puis la Numéro Cinq quitta sa chaise et s'avança. Il y avait dans sa voix sensuelle et nonchalante une aisance affirmée, et elle récita la phrase comme si personne ne l'avait prononcée avant elle :

— "Attention, le grand gaillard ! Ce n'est pas l'heure de pointe !"

L'homme mugit son approbation :

— C'est elle ! Aucun doute, c'est elle !

— Du calme, attendez un peu...

— On en a fini, inspecteur, décida la femme avant de déclarer, dans le micro : Merci, mesdames. Ce sera tout.

Alors que les six femmes enlevaient leur pull, l'homme les observa avec encore plus d'attention. Le vaudeville virait au burlesque. Il avait toujours le regard rivé à celle qu'il avait désignée quand il demanda à l'inspecteur :

— C'est elle, pas vrai ? Celle qui m'a volé ?

Il sortit un mouchoir de sa poche, essuya son front et enchaîna, sans attendre une réponse :

— Il m'a fallu une petite minute. Je n'ai jamais eu recours aux flics avant aujourd'hui – ne vous méprenez pas, hein, j'ai le plus grand respect pour vous –, mais dès que je l'ai vue, j'ai su. Je n'aurais jamais pu oublier...

L'affaire était lourdement plombée, à tout le moins. Deux délits qui allaient se conclure par une simple contravention – vol avéré au troisième degré, requalifié en possession illégale d'un objet volé, cinquième degré –, pour être ensuite réduits à presque rien quand l'affaire passerait devant le juge. Les jeunes femmes ôtaient les pulls avec autant de précipitation que s'ils étaient pleins de poux. Était-ce le cas ? La commissaire prit note de se renseigner. L'homme du Midwest eut un hoquet lorsque apparurent les différences entre les femmes. La mise des cinq premières était très stricte, chemisier de coton blanc, cravate unie et jupe en laine bleu marine. La Numéro Six révélait une taille de guêpe, et elle portait une robe de cocktail d'un noir aux reflets bleutés. Elle donnait l'impression qu'elle serait plus à sa place au Carlyle, à siroter des gin-fizz, ce qu'elle faisait justement quelques heures plus tôt.

— Je veux changer ma réponse ! s'exclama l'homme. C'est la Numéro Six ! Merde, maintenant je le vois bien. Désolé pour le juron... Et les autres... C'est qui ? Des contractuelles ?

— Ce sont des policières, dit la commissaire.

— Vraiment ? Nan, sérieux ? Qu'est-ce qu'elles font ?

— Pas encore assez.

Quatre policières ramassèrent leur pull-over et quittèrent la pièce. D'une poche à sa ceinture, la Cinq sortit des menottes et fit signe à la Six de croiser les mains dans le dos. *Clic-clic*. Tout se déroula dans les règles, mais l'assurance affichée s'était dissipée. La policière semblait plus petite, moins remarquable, un peu timide, comme si elle demandait un service à l'autre femme, au lieu de s'apprêter à la mener en détention. Le changement de comportement était intéressant, d'autant plus si c'était une personne timide qui s'était forcée à se hisser au niveau de son rôle. Une des nouvelles. Marie ? Oui, c'était son prénom. Elle était capable de se fondre dans le décor, ou de se propulser au premier plan. Elle savait comment il fallait qu'elle soit perçue.

— N'empêche, cette Numéro Cinq, elle a quelque chose, dit le lourdaud du Midwest, avant de tourner les talons.

— Pour ça, je crois que vous avez raison, répliqua la commissaire.

I

UNE DOUBLE VIE

ON A DES HAUTS ET DES BAS

Aujourd'hui, demain, la semaine prochaine, nous nous ferons passer pour des hôtes, des femmes du monde, des mannequins. Tout et n'importe quoi, selon les besoins du service. Nous sommes deux cent quarante-neuf dans ce service. Où que nous allions, nous portons toutes deux choses : un insigne de police et un revolver calibre 32. Nous sommes la crème de New York. Nous sommes des policières.

Beverly Garland
interprétant Patricia "Casey" Jones
Épisode pilote de *Decoy*

12 juin 1958, 23:30

La policière Marie Carrara avait le sentiment que quelque chose de significatif venait de se produire, mais elle aurait été bien en peine de définir ce que c'était. La séance d'identification à laquelle elle venait de participer était un rituel séculaire dans la procédure, aussi solennel qu'un sacrement, mais la troupe de collègues déguisées lui rappelait un gag de music-hall. Marie ne savait pas quoi en penser, comme elle ne savait pas quoi penser de la fille menottée qui descendait l'escalier juste devant elle. Une heure plus tôt seulement, quand on l'avait appelée pour le tapissage, elle avait vu la passagère clandestine du beau monde pour la première fois. À présent elle

devait passer une nuit ennuyeuse avec elle, en remplacement de la gardienne du poste dont l'enfant avait une angine. Malgré tout, Marie était encore tout émoustillée, et elle s'efforçait de n'en rien montrer. *Attention, le grand gaillard !* Elle était bien meilleure que ses collègues. Quoi qu'il se soit passé de l'autre côté du miroir sans tain, tout s'était figé quand elle s'était levée et qu'elle avait parlé. C'était une bonne chose, non ? Pendant quelques secondes, elle se sentit aussi merveilleusement différente que si elle avait essayé des lunettes pour la première fois, ou des chaussures qui lui allaient.

Quand elles eurent atteint le bas des marches, la fille fit halte et se retourna, l'ombre d'un sourire timide aux lèvres.

— Comment ça s'est passé ?

— Sais pas, rétorqua Marie. Mais l'inspecteur avait l'air déçu. Plutôt bon pour vous, j'imagine.

On aurait pu croire à des rivales amicales auditionnant pour le même rôle. Se pouvait-il que ce tapissage ait été le premier pour chacune d'elles ? La fille n'était pas beaucoup plus jeune que Marie – vingt-cinq ans, peut-être –, mais elle avait une poitrine volumineuse digne d'une pin-up scotchée sur l'intérieur de la porte du casier d'un GI, et sa robe avait dû coûter plus que les quatre-vingt-six dollars que Marie rapportait à la maison, à la fin de chaque semaine.

— Ça signifie que je vais sortir ?

— J'aimerais pouvoir vous répondre, répondit Marie.

Personne ne lui avait rien expliqué. Pour elle, l'exercice était inédit, et elle ne savait pas si elle devait croire les policières aguerries qui lui avaient conseillé de terrifier les prisonnières, ou celles qui prêchaient le rapport amical. À la manière des "bonnes" sœurs et des "mauvaises" sœurs, et les deux ordres déconseillaient le bavardage tant que ce n'était pas dans des conditions sûres. Le palier menait à l'entrée du precinct, et le petit couloir lugubre distribuant les cellules des femmes s'ouvrait à moins de trois mètres. Deux flics apparurent, vacillant un peu aux côtés du géant qu'ils encadraient. T-shirt en lambeaux et poisseux de sang, l'individu bavait d'abondance. Il se mit à hurler :

— *On était dans la même équipe de bowling !*

Marie poussa la fille en avant. Le couloir des cellules était éclairé par une seule ampoule jaune sur les trois pendues au plafond couvert de toiles d'araignées, et il y régnait des relents d'urine et d'eau de Javel. La peinture d'un vert grisâtre s'écaillait sur les murs humides. Marie guida sa prisonnière dans une cellule, lui ôta les menottes et referma la porte qu'elle verrouilla. *Clang, clic*. À l'intérieur il y avait une couchette, un évier et des toilettes. La fille ressemblait à une petite orpheline quand elle pressa son visage contre les barreaux.

— Ils vont me laisser sortir ?

— Je ne sais pas. Je ne sais pas de quoi vous êtes inculpée, répondit Marie.

Maintenant que les rôles étaient bien définis, ce sentiment loufoque et génial d'excitation revint. Ce soir elle avait *fait* quelque chose de marquant, quoi que ce soit. Elle n'avait encore jamais arrêté personne, mais elle avait essayé de n'en rien laisser paraître. La théorie lui était familière, pas la pratique.

— Qu'est-ce que l'officier vous a dit ?

La fille se rembrunit.

— Que j'avais volé le portefeuille d'un type.

— Bah, il ne vous a pas identifiée, c'est déjà un bon point, répondit Marie d'un ton mesuré.

Elle s'assit sur la chaise métallique bancale qui serait son poste de garde jusqu'à l'aube.

— Vous aviez le portefeuille sur vous quand ils vous ont arrêtée ?

— Je l'ai trouvé au bar, grommela-t-elle sans même avoir l'air de croire à ce qu'elle racontait. J'allais l'apporter au bureau des objets trouvés. Je ne comprends même pas pourquoi ils m'ont arrêtée.

— Hum...

La fille s'était réfugiée dans l'ombre. Marie avait l'impression de conseiller une inconnue souffrant d'une peine de cœur, dans une émission de radio.

— Cette femme, au bar, elle me regardait fixement, dit la fille un ton plus bas, d'une voix songeuse, plus dure. J'ai cru que c'était une gouine.

Marie n'aimait guère ce genre de conversations, mais elle trouvait excitante la suggestion qu'une collègue sous couverture ait pris part à la scène. Elle s'imagina une professionnelle en robe du soir dégageant les épaules, avec un micro dissimulé dans les diamants de son collier. Lors d'un gala, dans la salle de bal du Plaza Hotel, peut-être ; des espions russes, pourquoi pas ? Une clarinette se mettait à susurrer les premières mesures de *Begin the Beguine*...

— Les flics ont des nanas comme vous qui font ce genre de saloperie sournoise ?

Marie était tellement prise dans sa rêverie qu'elle entendit à peine la grossièreté.

— Oh oui ! s'exclama-t-elle. Pas beaucoup. Pour la plupart, on reste cantonnées au rôle de gardienne pendant vingt ans. Mais un jour, je serai dehors, comme elles.

Une punaise d'eau de la taille d'un ongle incarné traversa le couloir en trotinant. Marie grimaça et souffla silencieusement. *Un jour* ; mais pas cette nuit.

— Vous avez été tellement bonne, pendant le tapissage, continua la fille. “Attention, le grand gaillard !” Vous n'avez jamais pensé à faire actrice ?

— Oh, juste en rêve. Une fois, à l'école...

L'autre l'interrompit :

— Oups, désolée, mais il faut que j'y aille. Vous me donnez du papier-toilette, siouplaît ?

Marie ouvrit un meuble de rangement en fer-blanc cabossé et détacha trois feuilles de papier rêche d'un rouleau. La fille parut vexée quand elle les prit.

— Merci, mais... trois ? Je ne me sens pas bien. Vous ne pouvez pas me passer le rouleau ?

Marie hésita. Elle était ennuyée pour la fille mais le règlement, c'était le règlement. Cette histoire de trois feuilles figurait-elle vraiment dedans ? Elle ne l'avait vue écrite nulle part. Elle ferma la porte donnant sur l'entrée du precinct, par décence, et déplaça sa chaise devant la cellule voisine. Elle était heureuse qu'une seule ampoule éclaire le couloir. D'autant qu'elle avait oublié d'apporter quelque chose à lire.

Marie fredonna un air pour couvrir les bruits venus de la cellule. *When they begin the beguine, it brings back the sound of music so tender* – La-la, la-la-la-la. Une biguine, c'était quoi, bon sang ? On tira la chasse d'eau, mais Marie l'entendit à peine. Elle essayait de revenir à l'Hotel Astor. Elle était sortie de l'académie de police depuis six mois, et jusqu'à maintenant elle avait assumé ce même emploi de gardienne de prison, à part un autre poste un jour par-ci, par-là. Une fois, elle avait aidé les inspecteurs avec un suspect italien, dans une affaire de cambriolage, en qualité de traductrice pendant l'interrogatoire. Elle avait été ravie de le faire, mais l'inspecteur lui avait confié plus tard que le criminel était de New York, et non de Salerne, et qu'il avait seulement joué l'imbécile. Et puis il y avait le week-end, sur la plage de Coney Island, où elle était supposée incarner une présence rassurante si elle rencontrait un gamin égaré. C'était un changement de décor, au moins, mais elle étouffait dans sa tenue en laine épaisse, et un tas de mères semblaient la confondre avec une baby-sitter gratuite, lui confiant leurs petits – *Oh, j'en ai juste pour une minute, promis !* – qu'elles récupéraient des heures plus tard. Le poste de gardienne était préférable aux vacances à l'hôpital, pour la réception des cadavres. On estimait inconvenant qu'un agent de police fouille le cadavre d'une femme. Il y avait déjà eu un ou deux vicelards. On tira la chasse une deuxième fois.

Marie était très impressionnée par sa patronne, la commissaire Melchionne, dont les filles triées sur le volet étaient envoyées partout et pour toutes sortes de missions intéressantes. Elles n'étaient pas nombreuses, une trentaine sur cent cinquante policières, qui travaillaient sur des affaires de pick-pocket et d'escroquerie, et des inspecteurs requéraient leur participation ponctuelle pour des surveillances liées à des vols et des trafics de drogue. Hier encore, un article était paru sur celle qui avait mis sous les verrous la bohémienne diseuse de bonne aventure ayant dépouillé de leurs économies trois sœurs vieilles filles, dans Flatbush. La semaine dernière, un autre relatait l'arrestation à Brooklyn d'un pseudo-agent de mannequins qui prenait des moulages en plâtre de la poitrine des candidates, en leur affirmant que c'était la façon

classique de procéder : “Toutes les grandes marques de lingerie insistent !” Le gros titre était amusant, bien qu’un peu lourd : GROS BONNETS ET PETIT BENÊT. Marie était elle aussi apparue dans les journaux, pendant sa formation à l’académie. Elle l’avait encadrée, cette magnifique photo de son mari Sid et d’elle, sous le titre “Deux flics dans chaque famille ?”.

La commissaire avait la réputation d’être obsédée par la reconnaissance. On prétendait qu’elle avait accordé son aval à tous les scénarios d’épisode de *Decoy*, la première série TV policière avec pour personnage principal une femme, et un générique qui proclamait : “En hommage au bureau des policières, service de police de la ville de New York.” Et des policières commençaient à participer à des jeux télévisés comme *Twenty-One*, *Dotto* et *Treasure Hunt*. Marie s’était demandé quel réconfort le public pouvait trouver à découvrir que la policière Claire Faulhaber connaissait autant de capitales d’États, et soudain elle s’était rendu compte que la majorité des gens ignorait jusqu’à l’existence des policières. Marie elle-même n’en savait rien, quelques mois plus tôt.

Six mois gardienne de prison. Elle ne savait pas combien de temps s’écoulerait avant qu’elle ait l’occasion de passer à autre chose. Elle n’améliorerait pas ses compétences en restant assise sur sa chaise, sans rien faire. Franchement, elle ne pouvait pas dire qu’elle apprenait quoi que ce soit. Puis elle sentit quelque chose au niveau de ses pieds. Elle entendit la chasse d’eau tirée, encore et encore. Elle baissa les yeux et vit l’inondation. *C’était quoi, ça ?*

— Qu’est-ce que vous avez fait ? bredouilla Marie en se levant de sa chaise branlante.

La fille poussa des cris perçants, ricana et s’exclama :

— Ça, c’est pour ton entrée dans la cour des grandes, chérie ! Jamais j’oublierai la tronche que tu tires !

Ce matin-là, au volant de sa voiture pour rentrer chez elle, dans le Bronx, Marie refusa de penser au boulot. Son esprit était aussi vide que les rues, en ce dimanche matin, quand elle arriva. Son quartier n’avait pas réellement de nom. Ici les

habitations étaient des cubes bas en briques, couplées “mère-fille”, comme on disait, avec justesse dans son cas. Toutes les maisons environnantes arboraient un témoignage de foi, catholique ou hébraïque, une mezouza au-dessus d’une porte, un saint en béton dans la cour. Mama avait disposé à l’arrière de chez eux un autel travaillé en l’honneur de saint Antoine de Padoue. Chaque année, le jour qui lui était dédié, en juin, il y avait une grande fête, des prières, une *processione*. Pendant la petite enfance de Marie, Mama était tombée malade. Aucun des médecins chez qui l’amena Papa ne sut rien à ce qu’elle avait. “Peut-être une infection.” “Peut-être le cancer.” “Peut-être que vous devriez chercher une nouvelle femme, celle-ci, elle ne va pas tenir longtemps.” Mama avait de longs cheveux noirs lui descendant jusqu’aux reins. Elle les coupa, les tressa finement, comme une dentelle, et se servit du résultat pour confectionner le cadre de l’image de saint Antoine de Padoue. Elle l’expédia en Italie, à l’orphelinat de Saint-Antoine-de-Padoue. Les orphelins se soucièrent-ils du fait qu’une femme en Amérique s’était coupé les cheveux ? Ou Dieu ? En tout cas, elle se remit. Tout ce que Marie savait, c’était que Mama aimait saint Antoine, et qu’il le lui rendait bien.

C’était un endroit anonyme, coincé entre les autoroutes. Des centaines de pâtés de maisons avaient été rasées pour permettre le passage de la Cross Bronx Expressway, juste au nord, et la Bronx River Parkway les isolait à l’est. Au nom du progrès, on avait nivelé et bétonné des quartiers entiers. Les gens quittant le Bronx – et Brooklyn et Manhattan, aussi – étaient plus nombreux que ceux y emménageant, pour la première fois de l’histoire, disaient les journaux. La construction d’une autre autoroute avait commencé à l’ouest, de l’autre côté des remous fétides de la Bronx River, juste derrière leur maison. En amont se trouvait une usine de gaz de houille, en aval une cimenterie. Marie n’imaginait pas qu’il y ait dans le fleuve un seul poisson, même le plus endurci, qui y aurait plongé par défi. Elle se demandait si ce lieu lui manquerait. Elle était prête à tenter l’expérience.

Les sœurs Panzarino étaient quatre : Ann, Marie et Dee, toutes nées à deux ans d’intervalle, et enfin Vera, la cadette,

de six ans plus jeune que Dee. Ann et son mari Sal avaient déménagé à Yonkers, après Dee et son Luigi. Quant à Marie et Sid, ils cherchaient une maison là-bas, eux aussi. Vera les suivrait probablement, quand elle se serait mariée. Les flics étaient supposés habiter dans les limites de la ville, mais c'était une de ces règles dont on se souciait assez peu. Parfois, Papa se plaignait que ses filles soient parties, même si c'était à vingt minutes en voiture, mais elles avaient été confiées aux bons soins de leurs maris, et son avis n'était plus décisif une fois qu'elles avaient changé de nom. Lui et Mama avaient voyagé bien plus loin qu'aucune de leurs enfants rêvait de le faire, et bien qu'ils aient fait connaissance ici, dans le Nouveau Monde, leur mariage avait été arrangé depuis le vieux continent. À l'époque, c'était ainsi.

D'habitude, Marie rentrait par le métro, mais aujourd'hui elle avait la voiture de Sid, car celui-ci devait participer à une nuit entre copains. La vénérable Packard noire de son père était garée juste devant, alors qu'il était généralement difficile de trouver une place à moins de trois ou quatre maisons de distance. Les automobiles avaient empli le voisinage de la même façon que les téléviseurs, passant de la nouveauté à la norme sans que quiconque le remarque vraiment. Tout le monde avait la télévision, maintenant, à l'exception des plus désargentés. Certains disaient que les enfants ne quitteraient jamais la maison, qu'ils passeraient leur vie les yeux collés à l'écran, d'autres que la TV était un don du Ciel, un remède à la délinquance, les gangs désertant leurs rues pour rassembler les Jokers, les Pharaohs et les Tomahawks autour de Lucille Ball et Jackie Gleason. Dans la presse, on prédisait que la télévision allait signer la fin de la radio, la fin du cinéma et la fin de la lecture. Des articles et le courrier des lecteurs l'affirmaient dans le *Daily Mirror*, le *Journal-American*, le *Herald Tribune*, le *World-Telegram and Sun*. Il y avait toujours eu des voitures, bien évidemment, mais aujourd'hui presque chaque personne avait la sienne. Un des miracles tranquilles de l'époque, comme le vaccin contre la polio.

Marie gravit les marches en ciment et fit halte à côté du géranium en pot, le temps de trouver les clés dans son sac à

main. Une rambarde en fer séparait sa moitié d'escalier de celle de Mama. Maisons jumelles, collées l'une à l'autre. Elle coula un regard vers la porte voisine, comme si Mama attendait de lui passer un savon parce qu'elle était en retard pour le dîner. Elle mit la clé dans la serrure, entra et demanda, à mi-voix :

— Hé ho ? C'est moi ! Quelqu'un est réveillé ?

Personne ne répondit, mais elle fut frappée par l'odeur... et *frappée* était le mot qui convenait. Confrontée à la puanteur de la transpiration, des cigares à dix cents et de la bière renversée, elle se demanda s'il avait hébergé un combat de boxe en plus de la partie de cartes. Elle laissa la porte ouverte, traversa le salon et alla ouvrir en grand la fenêtre au fond de la salle de télévision. Cette pièce n'avait pas de nom avant l'arrivée du téléviseur, ses parents disaient simplement *laggiù*, "là-bas". Même la Bronx River sentait moins mauvais que la pièce, et elle en profita un moment avant d'évaluer les dégâts. Des canettes de bière et un cendrier débordant de mégots recouvraient la surface de la table basse, devant le vieux canapé fatigué, et la télévision avec ses antennes évoquant des oreilles de lapin était réglée sur la mire. Le salon semblait épargné, comme toujours, avec sa nappe blanche immaculée tendue sur la table, un dressoir rempli d'une vaisselle trop précieuse pour être utilisée. Une des vues d'Italie au mur – la tour de Pise – était autant de guingois que l'illustration, et Marie la remit droite. La cuisine, elle n'osa pas regarder à l'intérieur. Et puis...

— Maman !

Sandy surgit de la cuisine et sauta pour se blottir dans ses bras. Le choc de son bébé de quatre ans fit presque défaillir Marie. Elles s'embrassèrent encore et encore. La mère adorait sentir le poids de sa fille dans son pyjama rose, et voir son regard noir avide posé sur elle. Marie plongea les yeux dans les siens, en feignant la colère, consciente que la gamine ne serait pas bernée. Il était préférable de ne pas penser à l'heure de son coucher, ou aux propos qu'elle avait pu entendre.

— Sandy ! C'est le bazar, ici ! Tu as fait la fête, hier soir ?

— Non ! C'est Papa. Ils ont joué aux cartes.

— Il a gagné ?

— Sais pas. Y a quoi, pour le petit déjeuner ?

Marie affronta alors l'horreur de la cuisine, jonchée de canettes et de restes de sandwich, avec des cendriers encore fumants et la cafetière qui chuintait sur la cuisinière. Elle s'avança et sentit aussitôt les éclats de verre qui crissaient sous ses semelles. *Marr-che* arrière ! Elle battit en retraite dans le salon et déposa au sol sa fille aux pieds nus.

— Tu restes ici, et je vais te préparer un bol de céréales. Va voir si on ne passe pas des dessins animés.

Sandy était aux anges.

— Je peux manger devant la télé ?

— Aujourd'hui est un jour spécial.

— Parce que la maison est en bordel ?

Marie la fusilla d'un regard courroucé très exagéré, et Sandy baissa les yeux, feignant à peine la contrition.

— Désolée, Maman.

Il faudrait s'en contenter, pour le moment, supposa Marie. Elle repassa dans la cuisine, ramassa un torchon et souleva la cafetière surchauffée qu'elle lâcha très vite dans l'eau de vaisselle sale. Elle ouvrit le réfrigérateur, vit la bouteille de lait dans la porte, une petite flaque blanche sous elle.

— Le laitier ne passe pas le dimanche, non, Maman ? lança l'enfant derrière elle.

Marie se retourna, avec un sourire forcé.

— Je t'ai dit la prière qu'il faut adresser à saint Antoine ? C'est le saint patron des objets égarés.

Sandy passa la main droite dans les boucles de ses cheveux coupés au carré.

— Je crois. Tu veux bien me la répéter ?

Marie sortit de la cuisine, prit la gamine dans ses bras et se mit à pivoter sur place comme une toupie.

— Tony, Tony, encore et encore tourne ton nez, il y a quelque chose qu'on ne peut pas retrouver. Tony, Tony, encore et encore tourne ton nez...

Après trois rotations seulement elle se sentit étourdie, et elle reposa Sandy au sol.

— Mais Dieu aide ceux qui s'aident eux-mêmes. Je vais faire des œufs.

Deux heures plus tard, Marie somnolait sur le canapé avec sa fille dans les bras. La maison était propre. Quelque temps passa avant que l'enfant la pousse doucement du coude.

— Il faut que j'aïlle réveiller Papa ?

Marie consulta sa montre. 10 h 10.

— Laisse-le se reposer.

Elle dut se rendormir elle-même, car elle se réveilla quand Sandy s'assit subitement. Elle entendit le pas lourd de Sid dans l'escalier, et se leva. En sous-vêtements, le visage non rasé et bouffi, il se gratta sans retenue en traversant lentement la pièce. Rude matinée pour lui. Pourtant les gars l'appelaient "Hollywood Sid", et dans ses mauvais jours il en remontrait encore à bien d'autres à leur meilleur : un mètre quatre-vingts, large d'épaules, l'allure d'un poids mi-lourd. Il avait des cheveux noirs épais et légèrement ondulés, un profil qui aurait mérité d'être immortalisé dans le marbre, et un sourire à vendre de la pâte dentifrice. Mais il ne souriait pas, à cet instant. Il survola la pièce du regard et grogna :

— Tout a l'air bien. Je ne vois pas de quoi tu te plains.

Marie se redressa en position assise et par réflexe lissa le chemisier de son uniforme qu'elle avait gardé sur elle, puis elle passa une main dans le côté aplati de sa chevelure. *Elle s'était plainte ?* Avait-elle parlé dans son sommeil ? Sandy était toujours hypnotisée par la télé. Sid fit halte sur le seuil de la cuisine.

— Un café, ce serait trop demander ?

Elle éteignit le téléviseur, et l'enfant la suivit dans la cuisine. Sid s'assit à la table, et leur fille grimpa sur ses genoux pendant que Marie mettait la bouilloire à chauffer.

— Tu sais, chéri, cette saleté de cafetière ne vaut rien. C'est celle au rabais que nous avons eue de ma cousine, au mariage. Tout ce qu'il y a, c'est de l'instantané.

— Si c'est tout ce qu'il y a, on fera avec, soupira bruyamment Sid qui se radoucît quand Sandy se pelotonna contre lui. Au moins j'ai une fille pour prendre soin de moi.

— Papa, qui c'est qui met le plus de méchants en prison, toi ou Maman ?

— Les femmes ne peuvent pas être de vrais policiers, mon bébé, grommela Sid. C'est dangereux, dehors, pleins de sales

types. Elles restent dans les locaux, comme ça elles ne risquent pas d'être blessées.

Marie songea à aborder le sujet de la femme sous couverture, au Carlyle – non pas pour s'opposer à lui, simplement pour informer leur fille –, mais elle préféra demander :

— Tu veux que je te prépare des œufs, ou autre chose ?

— Pas la peine, je vais sortir.

— N'oublie pas, pour Mama. C'est...

Sid regarda Sandy.

— C'est quoi ?

— C'est un jour super spécial pour Tante Vera. Il y a un garçon qui lui plaît, et Nonna et Nonno doivent voir s'il est assez bien pour elle.

Le père et la mère éclatèrent de rire. Marie monta à l'étage pour se doucher et se changer. Il était parti quand elle redescendit, et elle dut éteindre la télévision à nouveau afin que Sandy puisse s'habiller pour aller à la messe.

Après la messe, Marie et Sandy s'étaient rendues directement chez Papa et Mama. C'était exactement comme chez eux, mais avec un effet miroir : la cuisine et l'escalier étaient à gauche, non à droite, avec les mêmes reproductions qu'on retrouvait dans tous les restos italiens, des vues de Venise et de Rome assemblées maladroitement, qui décoraient les murs, avec la même nappe sur la table de la salle à manger, le même vaisselier empli d'assiettes destinées à ne jamais servir. Dans le salon, son beau-frère Luigi était assis avec Papa, qui lisait le journal. Une émission de débats passait à la télévision, et deux hommes s'opposaient sur la construction d'une gare routière.

— Alors, Papa, ça ne te dérange pas si je regarde le match de base-ball ?

Le patriarche n'abaissa même pas son exemplaire d'*Il Progresso* pour répondre :

— Fais comme tu veux.

Mais quand Luigi se leva pour changer de chaîne, il grogna :

— Mais *la macchina* casse, si quelqu'un touche.

Luigi hésita, et sa main s'immobilisa à quelques centimètres du bouton.

— Eh, Papa, Dee et moi... Je ne veux pas gâcher la surprise, mais on va t'en acheter une neuve pour...

— Celle-là me va bien.

Sandy les tira de cette impasse quand elle beugla "Nonno !" en se précipitant pour l'embrasser. Papa était court sur pattes, râblé, et ses pieds ne touchaient pas le sol quand il se calait au fond du canapé. Il avait les yeux petits, le regard dur, et une bouche qui paraissait toujours prête à cracher. Mais il eut un sourire radieux à la vue de sa petite-fille, et il descendit du canapé pour l'accueillir.

— *Cara mia*, tu es si jolie, aujourd'hui !

Depuis son arrivée, Papa avait appris un peu de yiddish, et il s'était amélioré en anglais, mais à la maison lui et Mama échangeaient toujours en italien. Leurs conversations mélodieuses étaient parsemées d'américanisms discordants. Les quatre filles apprenaient l'anglais auprès du voisinage, avec la radio, à l'école, et c'était dans cette langue qu'elles s'adressaient à leurs parents. Les questions posées en italien recevaient des réponses en anglais ; les réprimandes en italien suscitaient des excuses en anglais. Les sœurs voyageaient d'une langue à l'autre, tiraillées entre les petits villages perdus dans le temps du *Bel Paese* et l'immense cité du Nouveau Monde.

Luigi était mince et bien fait de sa personne, toujours vêtu au mieux de ce qu'offrait son quartier un peu excentré, toujours de bonne humeur, comme l'amuseur qu'il avait été. Aujourd'hui, il portait un costume d'été en tweed à chevrons gris perle, et le spectacle sentait le mélodrame. Alors qu'ils s'embrassaient, il lui murmura :

— Aide-moi, je t'en prie.

— Du calme, petit. Il est difficile ?

Luigi était une perle, mais Marie savait que Papa était nerveux. Il allait peut-être devoir briser le cœur de Vera d'ici quelques heures. Les mariages arrangés n'avaient pas cours dans ce pays, et pourtant Mama et lui détenaient le droit irrévocable de refus envers les soupirants de leurs filles. Ce jour se terminerait sur un bannissement ou une union. Il ne

s'agissait pas d'un repas de famille, mais d'un procès avec restauration.

— Il pourrait remplacer le fantôme dans une maison hantée, dit Luigi.

Dee passa la tête par la porte de la cuisine et lança :

— Bas les pattes, toi ! Pas touche à mon mari. Il a signé les papiers, il ne peut plus choisir une autre sœur. Viens ici, Marie, on a du boulot. Sandy, va jouer dans la cour, ton Cousin Anthony y est déjà.

Marie entra dans la cuisine, où elle fut stupéfaite par l'abondance du menu et intimidée par le labeur qu'il exigeait : des poivrons grillaient sur le fourneau et les champignons étaient déjà farcis, les focaccias cuites, les sardines avaient été passées dans une assiette de farine. Les saucisses grésillaient dans une poêle, et Ann surveillait l'échine de porc qui dorait dans le four et qu'elle piqua pour en vérifier la cuisson. Mama malaxait la pâte de semoule pour les *orecchiette*, et la roulait en tubes qu'elle sectionnait ensuite en portions de la taille d'une pièce de cinq cents, avant de presser les bords de chacune d'un pouce épais et décisif. *Orecchiette* signifiait "petites oreilles". Vera martyrisait un monceau de légumes verts. Quand Marie était jeune, le repas dominical se réduisait à une volaille avec *pasta e ceci, o lenticchie, o fagioli, o piselli* – des pâtes agrémentées de pois chiches, ou de lentilles, de haricots, de petits pois – avec, parfois, de la sauce de viande. Ils étaient pauvres, à l'époque, songea-t-elle, et elle se reprit aussitôt : *Non ! Papa avait deux maisons, sa propre entreprise de livraison de charbon et d'essence, mais l'argent était fait pour être économisé, pas dépensé.* Étrange ce qu'on pouvait croire quand on était enfant, pas vrai ?

Dee s'écarta quand Vera agita le couteau et gémit :

— Il faut vraiment qu'on passe par tout ça ? On est sortis trois fois ensemble. Tout ça, et je ne l'ai encore jamais embrassé...

— *Basta!* s'écria Mama.

Elle parlait peu l'anglais, mais elle savait quand la discussion allait mal tourner, du moins de son point de vue. Comme Papa, elle était petite et trapue, avec presque toujours cette

même expression qui semblait signifier *N'y pense même pas !*
Elle marmonna :

— *Che stupido.*

— Allons, ma chérie, tout va bien se passer, dit Ann, reprenant une de ses formules habituelles, et elle tendit la main vers le poignet de Vera pour lui prendre le couteau.

Marie secoua la tête et prit un artichaut. Cette pauvre Ann devait le croire, sûrement. Elle était si mignonne, si douce et triste, avec un emploi merveilleux aux Nations Unies, et un fainéant en guise de mari. Pas d'enfants, et le médecin lui avait dit de ne pas en espérer. Marie regarda Dee, qui roula les yeux avant de demander :

— Où est Sal ? Il sera là ?

— Il avait une réunion importante. Il va essayer de venir plus tard.

Marie ressentit un instant de connivence malicieuse avec Dee, qui venait tout juste de sortir de l'académie de police. Elles avaient tant de points en commun, quoique Dee ait toujours montré une assurance et un franc-parler plus marqués. Elle avait deux enfants, Anthony et Genevieve, le bébé qui dormait certainement à l'étage. Marie n'en avait qu'un, mais elle se contentait très bien de Sandy. Elles avaient passé les tests ensemble – c'était Dee qui avait poussé sa sœur à l'accompagner – mais Marie les avait mieux réussis et était entrée en formation la première. Et puis Dee ruina leur alliance secrète en demandant :

— Et Sid ? Il vient ?

Marie détestait qu'elle la croie pareille à Ann. Dee n'avait jamais apprécié Sid. Pour commencer, il avait un boulot, à la différence de Sal. Celui-ci n'était pas parfait, mais il y en avait de bien pires, et en nombre. Elle n'avait pas l'intention de laisser Dee s'en tirer à si bon compte :

— Tu sais bien qu'il ne raterait jamais un repas cuisiné par Mama. Il doit être en train de se pomponner pour faire sa grande entrée.

Mama sourit, car elle adorait Sid, et Dee leva les yeux au ciel.

— Ce ne sera pas la vedette du jour, dit leur mère. C'est celui de Vera et de son...

Celle-ci avait les mains pleines de légumes qu'elle allait placer dans un saladier, mais un faux mouvement de sa part renversa le récipient. Il était en bois, et tomba sur le sol avec un *Bonk !* inoffensif. Mais pour Vera il aurait pu s'agir d'un vase Ming qu'elle venait de briser, avec tous ses rêves d'amour à l'intérieur. Elle se mit à hurler :

— Je vais me tuer, et après je vous tuerai toutes !

Mama donna de la voix, et Ann emmena Vera à l'arrière, pour s'asseoir et se calmer au pied de saint Antoine. Marie laissa tomber son dernier morceau d'artichaut dans l'eau citronnée, et Dee ôta les saucisses du feu. À l'odeur, elles étaient cuites.

À 3 heures, tout le monde traînait autour de la table, en reluquant les plateaux d'*antipast : scamorza* ferme et *mozzarella* tendre, salami, olives, pain focaccia frais, artichauts grillés et sardines, fleurs de zucchini frites et fourrées à la *ricotta*, chapeaux de champignons cuits au four et farcis de chair à saucisse. Ce n'était que l'entrée en matière, et ils ne pouvaient pas l'entamer. Cadeau d'Ugo, le cousin de Mamy, deux bouteilles d'un vin maison doux et puissant étaient posées sur la table. Papa en prit une.

— *Sedetevi*. Asseyez-vous.

— On ne peut pas attendre encore, Papa ? plaïda Vera.

— Trois heures, c'est ce que tu lui as dit ?

— Oui, enfin, peut-être que...

— Ce dimanche, non ? Pas la semaine prochaine ?

— Oui, mais...

— Il a dix minutes, décréta Papa. *Sedetevi*. Ne restez pas debout comme un tas de... je-ne-sais-pas-quoi.

Ann lui effleura la main.

— Peut-être qu'on pourrait dire le *bénédicté* ?

— Pourquoi ? On ne peut pas encore manger.

— Allons, Papa, tu peux aussi bien le dire maintenant que plus tard.

Papa fit le signe de croix, et les têtes s'inclinèrent.

— *Benedici, Signore, noi e questi tuoi doni, che stiamo per ricevere dalla tua generosità. Per Cristo nostro Signore.*

Un silence embarrassé suivit le “Amen” de conclusion. Papa consulta sa montre et secoua la tête. Quand il tendit sa fourchette vers les champignons, Vera lui lança un regard implorant. Il recula sa main.

— Alors... on a deux policières ici, commença Ann d’un ton hésitant, pareille à une comédienne mourant sur scène. Marie, Dee, des trucs intéressants se passent au boulot ?

— C’est du travail de gardiennage, rappela Dee avec un petit reniflement de dépit. Du baby-sitting pour méchantes filles. Rien de ce qui est intéressant ne conviendrait à table.

— Tu as bien raison, approuva Marie, tout en pensant *Dee est de la Boutique depuis combien de temps, maintenant ? Deux semaines ?*

Pour sa part, il n’était pas question qu’elle raconte le fiasco des toilettes de la nuit dernière.

— Mais on ne fait pas que du travail de gardiennage, ajouta-t-elle. La chef Melchionne a confié des missions dingues à ses filles les plus douées. Il y a des pickpockets...

— Et des pervers, l’interrompit Dee, une fois de plus. Certaines collègues ne bossent que là-dessus. On les surnomme la brigade des dégénérées.

Mamy se couvrit les oreilles.

— Beurk !

Marie reprit la main :

— Il y a peu, les inspecteurs ont amené un type. Il a dit qu’il ne parlait pas anglais, qu’il était de Salerne, et c’est moi qui ai parlé avec lui. Ils m’ont dit qu’ils l’avaient serré alors qu’il tentait de cambrioler un magasin...

— *Madonn’!* aboya Papa. Il y a un million de malfrats à New York, de toutes les couleurs et venus de partout. Pourquoi le premier que tu as bouclé il fallait que ce soit un *Italiano* ?

Ann, Marie et Dee réprimèrent une moue en échangeant un regard : *Tu ne peux pas gagner*. Le temps parut s’étirer, jusqu’à ce qu’on frappe à la porte. Vera se précipita pour ouvrir, et elle ne put masquer sa déception en découvrant que ce n’était pas son amoureux.

— Merde ! souffla-t-elle.

Sid entra. Rasé de près, tout sourire, il n'avait plus rien du mâle ronchon et débraillé que Marie avait vu la dernière fois. Avec sa chemise Ban-Lon bleu-vert pâle, il aurait pu revenir d'une partie de golf avec Sinatra et le Rat Pack. *Ring-a-Ding-Ding!* Un bras chargé de fleurs, l'autre de bouteilles de vin, et il ne rata pas la répartie :

— Eh ! Moi aussi, très content de te voir, Vera.

— Excuse-moi, Sid, c'est juste que...

Elle s'interrompit sur un sanglot.

— Quoi ? Don Juan n'est pas là ? Pas d'inquiétude, il y a peut-être eu un mouvement de grève dans le métro. Eh, Mama !

— Serafino ! s'exclama Mama.

C'était le prénom réel de Sid, mais personne ne l'appelait ainsi, à part elle.

— *Così bello, come sempre – fiori? Come, la domenica?*

Il lui tendit un bouquet de tulipes et de gypsophiles.

— J'ai eu des fleurs un dimanche, Mama, parce qu'il y avait un fleuriste dans mon secteur, et que j'ai fait fuir un type qui allait le braquer. Un Grec, mais un gars correct. Il habite au-dessus de sa boutique, donc ça ne l'a pas gêné d'ouvrir pour moi. J'en ai pris un peu pour toi, Mama, bien sûr ! Et aussi pour Vera, et je n'ai pas oublié non plus ma petite femme. Mon sucre, tu es resplendissante.

Alors que Sid lui présentait un bouquet, Marie l'embrassa févreusement, en regrettant qu'il ne soit pas toujours ainsi. *Oh oui, il savait réussir ses entrées !* Dee accepta un simple lys d'un geste indifférent.

— C'est chez un fleuriste que tu es allé, pas dans une entreprise de pompes funèbres, hein ?

— Tu es un numéro, toi ! s'esclaffa Sid avant de se tourner très vite vers Papa. Je t'ai apporté un peu de *vino*.

L'intéressé sortit les bouteilles du sac en papier et remercia d'un hochement de tête.

— Mmh, d'un magasin. *Sid, apri la bottiglia. Ma ora mangiamo.*

Le repas ne les attendrait pas plus longtemps. Tout le monde avait trop faim pour se sentir trop désolé pour Vera, mais la

conversation fut forcée, et peu fournie. Mama poussait Sid à goûter tous les mets – “*Prova le alici, e i carciofi, et il fromaggio*” – et Ann mêlait compliments au chef à des aveux involontaires de son profond regret :

— J’essaie encore et encore, mais je n’arrive toujours pas à cuisiner aussi bien que toi, Mama. Sal adorerait tout ça.

À son tour, Luigi tenta d’égayer l’ambiance :

— Une star de cinéma est venue au magasin, l’autre jour, Papa. Victor Mature. Celui de *Samson et Dalila*. *La Tunique* ? Des films très religieux, et lui est très célèbre. Il est italien, et son vrai nom c’est Maturi...

Vera ne le laissa pas aller plus loin, tant elle était obsédée par d’autres visions de martyre :

— J’espère seulement qu’il n’est rien arrivé de terrible. Mais c’était forcément terrible, pas vrai ? Il aurait tout fait pour venir. Ce serait encore plus terrible si ce n’était pas quelque chose de terrible.

Marie fut presque soulagée d’entendre Sandy intervenir :

— Tu sais ce que tu devrais faire, Tante Vera ?

— Quoi ?

C’était la question de Marie, aussi. Sandy se leva de sa chaise et se mit à tourner sur elle-même.

— Tony, Tony, encore et encore tourne ton nez ! Il y a quelque chose qu’on ne peut pas retrouver !

Papa, Sid et Luigi éclatèrent de rire, et Marie se couvrit la bouche d’une main, pour s’en empêcher. Vera poussa un braillement, renversa sa chaise en se levant maladroitement. Elle allait courir vers la porte d’entrée quand le téléphone de la cuisine sonna. Elle fit volte-face et s’élança dans cette direction pour décrocher, sans cesser de brailler. Les autres sœurs n’eurent pas le temps de réagir que Mama chuchotait, assez fort pour être entendue de toutes :

— *Ho fatto un sogno che è morto.*

Marie fut horrifiée.

— Mama ! Allons !

Effrayée, Sandy braqua un regard désemparé sur sa mère.

— Qu’est-ce que Nonna a dit ?

— Ne t’occupe pas de ça.

Mama se pencha sur la table et articula, dans un anglais douloureusement compréhensible :

— Je fais un rêve. Le garçon que Vera aime, il est mort.

— Mama, je t'en prie !

La fillette commença à pleurer, et le petit Anthony se joignit à elle en hurlant. Dee et Luigi se levèrent pour aller le calmer. *Pourquoi est-ce qu'on ne peut pas profiter d'un bon dieu de repas normal comme un bon dieu de famille normale ?* Sid riait à gorge déployée, et Marie lui en voulut pendant une seconde, quoique moins qu'à Mama, mais avant qu'elle puisse contourner la table, un cri résonna dans la cuisine :

— NOOOOONNN !

Les sœurs aînées se ruèrent au secours de la cadette et surgirent dans la pièce comme la cavalerie. Dee saisit le téléphone tandis que Marie et Ann asseyaient Vera sur une chaise. Elle parlait de la même façon que si elle était entrée en transe :

— Un accident de voiture, il y a eu un accident de voiture...

Ann l'éventa avec une serviette de table pendant que Marie lui apportait un verre d'eau. Au téléphone, Dee se montra directe et autoritaire :

— Ici la policière Dee, la sœur de Vera. À qui ai-je l'honneur ? Je vois. Y a-t-il... Non, ça ira. Merci d'avoir appelé.

À cet instant, Marie éprouva une admiration presque totale envers Dee. Elle avait tout fait tellement bien, annonçant son titre d'une voix digne de Radio Free Europe, se limitant à son prénom pour que l'infirmière probablement irlandaise ou le médecin probablement juif ne soit pas rebuté par un patronyme comportant trop de voyelles chantantes à l'italienne. Le message avait été parfaitement clair, et c'était Marie qui aurait dû le prononcer. Au lieu de quoi elle restait là, bras ballants.

Vera retourna dans le salon au pas de charge.

— Il faut que j'aille à l'hôpital, il faut que je le voie !

Marie et Ann l'encadrèrent, et Papa leva un regard impavide vers elles.

— *È morto?*

— Non, il n'est pas mort ! s'exclama Dee. Le pire n'arrive pas obligatoirement à chaque fois ! Il est à l'hôpital, avec une

clavicule cassée. Il venait en voiture ici quand il a été percuté par un bus...

— *Dio salve il povero ragazzo!* s'écria Mama, sans conviction excessive.

Marie n'était pas certaine que leur mère souhaitait que le pauvre garçon s'en tire, puisqu'il voulait lui enlever sa dernière fille.

— Il faut que j'aille à l'hôpital !

Papa avait eu sa dose d'hystérie.

— Tu es quoi, toi, médecin ? Assieds-toi, et mange. Quelle affaire ! Il pourra venir la semaine prochaine.

Vera se figea, puis obéit en reniflant. Les autres l'observèrent avec appréhension alors qu'elle se séchait les yeux à l'aide d'une serviette, et elles soufflèrent silencieusement quand elle prit sa fourchette. Une fois le choc passé, l'ambiance devint soudain festive. Les nouvelles n'étaient pas si terribles, après tout. Il s'agissait d'une sorte de double sursis à exécution : le garçon n'avait pas été blessé trop gravement dans l'accident, son jugement par Papa et Mama serait retardé d'une semaine, et sans aucun doute adouci par ce qu'il avait enduré alors qu'il venait quémander leur approbation. Marie ne pouvait s'empêcher d'y voir un bon signe, sinon une bonne chose. Lorsque Mama apporta l'*orecchiette* avec les saucisses et les légumes, la discussion s'anima, et le temps que le porc ait été englouti, il n'y avait pas grand-chose à dire de plus. Les femmes ramassèrent les assiettes, débarrassant la table pour le café et le dessert.

— *Dov'è la grappa?* interrogea Papa.

— *Hai avuto abbastanza,* répliqua Mama en regardant les bouteilles de vin vides.

— Va le chercher, ordonna Papa.

Mama secoua la tête, mais elle rapporta une bouteille de Coca-Cola emplie d'un alcool clair – un autre talent du Cousin Ugo – et trois petits verres pour les hommes. Luigi refusa d'un geste de la main, mais Papa le tança d'un regard étincelant et les servit tous trois. Puis il leva son verre.

— C'est bon, Vera. S'il t'aime, je l'aime. *Amore e famiglia.*

— À l'amour et à la famille...

En sanglotant, Vera vint le serrer dans ses bras.

Sid leva son verre à son tour, et l'émotion monta dans sa gorge quand il dit :

— Eh, Papa, c'est le truc le plus chouette que j'aie jamais entendu. Tu sais, j'étais orphelin – mon père a largué ma mère, et puis elle est morte, mes frères ont tous été adoptés, sauf moi. Jusqu'à ce que je rencontre cette famille...

Mama était en pâmoison.

— Serafino...

À la dérobée, Marie observa la tablée. Papa, Vera, Ann et Luigi étaient touchés, visiblement ; Dee aurait pu entendre Sid réciter les résultats hebdomadaires de la division d'honneur, pour l'émotion qu'elle laissait transparaître. Sandy, qui somnolait presque, demanda :

— Nonno, le dîner du dimanche était comme ça, quand tu étais petit ?

— Non, grogna Papa. On n'avait pas de nourriture.

— Alors vous mangiez quoi ?

— Il veut dire qu'ils n'avaient pas beaucoup à manger, peut-être seulement les pâtes, peut-être seulement la saucisse, expliqua Marie qui se tourna vers Ann, soudain pensive. J'ai toujours voulu aller en Italie. Tu te souviens, quand j'ai remporté ce concours de dissertation, pour le billet gratuit offert par l'agence de voyages ?

Mais ce fut Dee qui lui répondit :

— Tu as dit que tu voulais y aller, puisque tu n'avais jamais eu de lune de miel.

Sid ne marqua aucune réaction, et Marie fut saisie d'une tension instantanée. Ann s'empessa de changer l'angle de cette discussion :

— Je me souviens ! Ils t'ont offert un aller-retour en bateau, une chambre d'hôtel à Rome pendant une semaine... pour une personne ! Ça, c'est de la lune de miel !

— J'avais trop peur d'y aller seule, dit Marie, et le simple fait de le reconnaître l'effrayait encore un peu.

— Et voilà ma femme, la plus coriace des flics, railla Sid.

Tout le monde s'esclaffa, et Marie fut soulagée qu'il ne soit pas en colère. Sandy s'endormait sur sa chaise sur laquelle elle

s'affaissait, et Sid se leva pour la prendre dans ses bras. Il jeta un coup d'œil à sa montre.

— Bon sang, presque 6 heures, déjà. Je ramène la petite à la maison. Je suis un peu fatigué, moi aussi, et je bosse demain. Tu restes là, tu te détends, tu aides Mama. Je la mettrai au lit.

— Merci, mon chéri, dit Marie. Tu es le meilleur.

Sid l'embrassa, puis Mama, avant de partir. L'ambiance apaisée perdura pendant que les derniers gâteaux aux amandes étaient engloutis. Marie se sentait complètement gavée, complètement satisfaite, et elle vida son café d'un trait afin de ne pas être tentée de poser sa tête sur la nappe pour une petite sieste. Papa sirotait son alcool, et une lueur d'envie brilla dans ses yeux.

— Pourquoi Dieu ne m'a pas donné un fils ?

Pour les femmes, c'était le signal de se lever et de commencer à débarrasser la table. Sa mélancolie après les repas n'était pas aussi systématique que son bénédictine avant, mais elle accompagnait souvent une deuxième grappa.

— Je pourrais donner un coup de main à la cuisine, proposa Luigi en se redressant sur sa chaise.

— Tu restes assis.

Marie descendit les marches et les remonta, enivrée et enjouée. Elle avait survécu à la nuit dernière et à cette journée, et maintenant elle pouvait dormir tout son saoul. Dans le vestibule de sa maison, elle entendit quelque chose, s'immobilisa et demanda, dans un demi-murmure :

— Hé ho ? Quelqu'un est encore debout ?

Elle regarda l'escalier, puis de l'autre côté du salon, *laggiù*. Ronald Reagan parlait à la télévision : "... General Electric, où le progrès est notre produit le plus important..." Elle l'éteignit et monta à l'étage. La porte de la salle de bains était entrebâillée, et elle perçut le bruit de l'eau s'écoulant dans le lavabo.

Elle entrouvrit la porte de la chambre de bébé pour jeter un œil. Non que Sandy fût encore un bébé. Malgré tout, quand elle se glissa à l'intérieur et se pencha pour embrasser sa fille sur le front, elle écouta la douce musique de son souffle, huma

le parfum de boulangerie qu'exhalait sa peau. Elle ne se sentait pas exempte de culpabilité pour avoir manqué tant de mises au lit. Une famille avec un enfant pouvait s'en sortir avec le salaire d'un agent de police, quoiqu'une maison dans Yonkers doive attendre. Elle ne savait pas si elle osait l'admettre ou si elle osait le nier, mais elle voulait travailler, elle en avait besoin, pour son propre bien. Elle aurait dépéri, si elle était restée à la maison. Avant cet emploi, l'histoire de sa vie n'en était pas vraiment une. Mieux valait qu'elle manque à Sandy de temps en temps, plutôt que l'enfant s'apitoie sur elle à jamais.

Elle s'approcha de la salle de bains et attendit sur le seuil.

— Hé, mon chéri, c'était quelque chose, hein ?

Elle remarqua alors que Sid s'était changé pour sortir et avait enfilé un costume gris-bleu. Elle en fut déconcertée.

— Tu vas quelque part ? Maintenant ? Où ?

Elle aurait dû s'abstenir de poser des questions, elle le savait. Pas la moindre note de reproche dans sa voix, pourtant. Il était libre d'aller et venir comme il lui plaisait, bien sûr. Mais il n'était pas habillé pour se rendre au bowling, n'est-ce pas ?

Dans le miroir, elle le vit ajuster une cravate Windsor argentée sur une chemise en crêpe de Chine bleu clair. Il refusa de se retourner ou de seulement croiser son regard quand il répondit, d'un ton froidement maîtrisé :

— Tu veux savoir si je sors ? Tu veux savoir où ? Je le jure devant Dieu, Marie...

— Désolée, mon chéri, c'est juste que...

C'était une autre erreur. Il ne s'agissait pas d'une conversation, ni même d'une dispute. Il versa un trait de lotion capillaire dans le creux d'une main, claqua les deux et se gifla les joues.

— Tu es juste à côté ! Tu n'es pas en Italie ! Pas comme tu voulais... Tu n'as jamais eu de lune de miel, hein ! Comme si tu étais toute seule. Après tout ce que j'ai fait pour toi ? Je le jure devant Dieu, Marie, je le jure devant Dieu.

Il y avait moins de froideur dans sa voix, moins de maîtrise quand il se tourna vers elle. Qu'avait-elle fait de mal ? Qu'avait-elle demandé de si terrible ? Elle devait essayer de

trouver *quelque chose*. Elle ne s'était pas montrée insolente. Rien de comparable à "Tu vis dans la maison de ma famille sans payer de loyer!". Dieu l'en préserve. "*Je le jure devant Dieu, Marie!*" C'était ce qu'il disait toujours, et jamais, jamais elle n'avait compris ce qu'il entendait par là, s'il faisait un serment ou s'il en brisait un. Elle avait tant de questions, mais la seule qui franchit ses lèvres fut :

— Pourquoi est-ce qu'il faut que tu impressionnes tout le monde, sauf moi ?

Elle vit le blanc de ses dents et voulut croire que c'était un sourire. Mais non, pas plus un sourire que sa main levée n'était destinée à lui caresser la joue. Il feignit de frapper, juste pour qu'elle tressaille, puis la gifla vraiment quand elle se baissa. Il l'agrippa, l'obligea à lui faire face avant de la projeter contre le mur. Elle percuta une image de saint Antoine et entendit le verre éclater quand le cadre heurta le sol. Elle s'écroula à côté. Elle savait quelle prière elle aurait dû réciter, mais elle resta immobile, et muette. Sid s'accroupit et approcha la bouche de son oreille.

— Tu n'es rien sans moi.

Elle avait envie de dire "Va-t'en", ou "Fais ce que tu veux", ou même "Je m'excuse", mais elle le savait, toute syllabe qu'elle pourrait prononcer serait prise pour une provocation. Elle trembla, se recroquevilla sur elle-même pour paraître plus petite, et elle leva son bras replié devant son visage. Quelle idiote elle faisait d'avoir dit quelque chose.

De la chambre de Sandy parvinrent un geignement bas, puis un appel :

— Maman ?

Marie ne bougea pas jusqu'à ce qu'elle entende Sid se redresser, et elle se détesta pour cela.

— Incroyable. Tout simplement incroyable, maugréa-t-il encore.

Elle se détesta parce qu'elle attendait d'entendre son pas lourd descendant l'escalier, le claquement de la porte d'entrée, avant de se remettre debout et de courir vers Sandy. Elle essuya ses larmes, s'assit sur le lit, et n'alluma pas la veilleuse.

— Tout va bien, ma chérie, Maman est à la maison.

- Vous vous êtes disputés, avec Papa ?
- Non, ma chérie. J'ai glissé dans l'escalier.
- Pourquoi il a crié ?
- Il a eu peur que je me sois fait mal.
- Il est où ?
- Il est allé travailler.
- Mais c'est la nuit !
- Tu sais que la police doit travailler de nuit, parfois, ma chérie. On est toujours là pour les gens, pour assurer leur sécurité.

Dans l'obscurité, elle était incapable de distinguer le visage de Sandy, et elle ne pouvait dire si l'enfant avait accepté le mensonge. Elle n'était pas sûre de vouloir que sa fille la croie. Tout cela était affreux, à tous points de vue. *"Incroyable, tout simplement incroyable."* Elle ne savait pas ce qu'elle devait croire. Tant de fois elle s'était efforcée de comprendre ce qu'il attendait d'elle, en dissimulant ses larmes dans une pièce aux lampes éteintes. À chaque fois, elle jouait le jeu de tout son cœur, de toute son âme, mais elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'était la bonne réponse, et elle ne pouvait pas commencer à deviner. Rien n'avait d'importance, et rien ne changerait jamais.

TU FRAPPES À LA PORTE

Personne ne devrait venir vivre à New York sans la volonté d'être chanceux.

E. B. White

16 juin 1958, 14:00

Tout en traversant le hall d'entrée dans son tailleur gris pigeon avec la jupe droite et le chapeau coordonné, gants blancs, fausses perles, badge de police épinglé au revers, elle se demanda pour quelle raison exacte elle s'était mise en frais. Nombreuses étaient les policières qui redoutaient de se voir convoquées au bureau de la chef Melchionne, cette pièce avec son ambiance ouatée d'église et ses odeurs de cire d'abeille, et pour beaucoup leurs craintes étaient justifiées si elles avaient failli dans l'accomplissement de leur devoir, ou si le bruit courait d'un acte ou d'une attitude qui pourrait jeter le discrédit sur le service. "Sainte Thérèse" était un des surnoms qu'on lui donnait, pas toujours avec révérence. Ses intimes l'appelaient "Mme M". Il n'y avait eu aucune nuance de reproche dans la voix de sa secrétaire, Mlle Emma Lehane, quand elle lui avait téléphoné ce matin, mais l'assurance de Marie n'était pas à son plus haut. Elle avait à peine revu Sid depuis cet horrible épisode de dimanche soir, et ils n'avaient pas discuté. Quel que soit le motif de cette entrevue, il ne pouvait avoir aucun rapport avec cela. Ou était-ce possible ? Non, et il était improbable que le

gâchis avec la cellule inondée soit assez grave pour une comparution devant quelqu'un d'aussi éminent que la commissaire en personne. Les flics du precinct avaient bien ri quand Marie avait surgi, paniquée, pour demander une serpillière. Elle n'avait rien fait de significatif, en positif ou en négatif, donc mieux valait espérer que se tourner les sangs.

Pourtant Marie se sentit faiblir quand elle vit la porte avec sa partie supérieure en verre cathédrale. BUREAU DES POLICIÈRES. En dessous, en lettres plus petites : COMMISSAIRE THERESA MELCHIONNE, COMMANDANTE EN CHEF. Elle n'était encore jamais entrée là. *Mon Dieu !* Elle redressa sa posture et pensa : *Allez, tu es une grande fille maintenant ! Montre-nous ce sourire courageux !* Elle rit presque en se souvenant qu'elle avait dit la même chose à Sandy avant le spectacle de fin d'année à la maternelle.

Elle allait frapper à la porte quand une femme en uniforme l'ouvrit et sortit en trombe. Dans ses yeux brillaient des larmes de colère. Elle regarda Marie et demanda :

— Qu'est-ce que tu as fait, toi ?

Heureusement, elle referma la porte derrière elle.

— Moi, mes fréquentations pendant mon temps libre ne regardent que moi ! poursuivit-elle. Je suis sortie avec ce gars, mais comment j'aurais deviné que c'était un bookmaker ? Je n'ai même pas passé un pari !

Marie ne pouvait pas plus approuver que désapprouver, et l'autre s'éloigna en secouant la tête et en pestant :

— C'est comme si elle savait tout sur toi ! En ce qui me concerne, sainte Thérèse peut aller au diable !

La rencontre secoua Marie, et elle prit un moment pour se ressaisir avant de frapper à la porte et d'entrer. L'antichambre était spacieuse, avec trois femmes en uniforme occupant une rangée de bureaux sur la gauche, qui tapaient à la machine ou parlaient au téléphone. Sur la droite se trouvaient un divan, une table basse avec quelques numéros de *Look* et *Life*, et un vase de gardénias. Et face à Marie, près de la porte de la commissaire, Mlle Lehane derrière son bureau. Elle était plus âgée que les autres, avait des traits secs, une expression austère, les cheveux disciplinés en un chignon strict. Elle aussi était au téléphone.

— ... Non, la chef Melchionne doit prendre la parole lors du déjeuner donné par la Junior League, avant quoi elle participe au petit déjeuner organisé par la Regina Coeli...

Mais elle fit signe à Marie de s'asseoir sur le divan, et celle-ci obéit après avoir lissé sa jupe.

Elle craignit d'apparaître désinvolte, voire arrogante, si elle prenait une revue, puis elle perdit tout intérêt pour la question dès qu'elle remarqua les articles encadrés au mur : "LA DAME ÉTAIT UN FLIC : ELLE PINCE LE PICKPOCKET" ; "UNE MÈRE SOUS COUVERTURE FAIT TOMBER LE RÉSEAU DE DROGUE AU LYCÉE" ; "LA POLICIÈRE DÉVOILE SON AVENIR À LA BOHÉMIENNE : EN PRISON !" . Sous les gros titres figuraient quelques-uns des grands noms du bureau des policières : Peg Disco, championne de tennis et mère de cinq enfants, qui avait passé des années à infiltrer le Parti communiste pour le compte du bureau des opérations spéciales, y avait gravi les échelons jusqu'à être présidente d'une sorte de comité ; "Dead Shot" Mary Shanley, une habituée des fusillades ; Claire Faulhaber, qui avait été enseignante avant de devenir une agente célèbre. Pas étonnant qu'elle connaisse la capitale de chaque État ! Elle avait participé à un jeu télévisé après avoir fait tomber un groupe de dames pickpockets qui se faisaient passer pour des sœurs d'un ordre mendiant. Marie craignait de regarder bouche bée ces célébrités, et elle s'assit en s'efforçant de ne pas gigoter. Elle fut horrifiée de remarquer une tache de café sur son gant gauche, et elle le couvrit aussitôt de sa main droite. À cet instant précis, Mlle Lehane lui fit signe d'entrer, et elle oublia tout le reste.

— Bonjour, Marie. Asseyez-vous, je vous en prie.

Installée à son bureau, la chef Melchionne étudiait un dossier. C'était une femme menue, sans rien de particulier, aux boucles brunes coupées en un carré sage. Quel âge avait-elle ? Cinquante ans ? En la voyant tâter des tomates à l'épicerie, on aurait parié qu'elle était femme au foyer. Pour Marie, cependant, il n'y avait pas créature plus majestueuse. D'origine italienne elle aussi, alors que tous les autres personnages importants étaient irlandais, depuis le patron de la police jusqu'au procureur, en passant par le maire et le cardinal. C'était la seule femme gradée du service, les hommes seuls

pouvant accéder aux rangs de sergents, lieutenants, capitaines et au-delà. Mariée sans enfants, la commissaire avait un petit air de religieuse, et sa diction était si nette qu'on l'imaginait aisément tracée en écriture cursive parfaite au tableau noir. Elle n'avait pas encore regardé sa visiteuse.

— Sortie de l'académie il y a six mois, première de votre promotion, jamais malade, jamais en retard. Mère d'une fille âgée de quatre ans, mariée à l'agent Serafino Carrara du 44^e Precinct, sœur de Benedetta Visconti, arrivée dans ce service six mois après vous.

Elle marqua un silence, dans l'attente évidente d'un commentaire. Marie se limita au minimum :

— Dee – c'est comme ça qu'on appelle Benedetta –, c'est elle qui m'a incitée à passer les tests. On l'a fait ensemble.

Melchionne reposa le dossier et lui sourit.

— J'espère qu'elle n'a pas été froissée que vous soyez mieux classée qu'elle ! Vous parlez beaucoup du travail, quand vous vous retrouvez à table ?

Ce ton badin mit à l'aise Marie.

— En fait, juste dimanche dernier, on en a discuté et on a décidé... de ne pas en parler.

— Il est vrai que le rôle de gardienne de préventive n'est pas le poste le plus passionnant qui soit, reconnu l'inspectrice. Mais, quand même, il y a certaines circonstances intéressantes. J'ai été enchantée d'apprendre vos efforts d'interprète auprès des inspecteurs. Et je vous ai remarquée une autre fois, plus récemment.

— Vraiment ? dit Marie, flattée. Quand ? Pour quoi ?

— Dans un tapissage. Malheureusement, la victime aussi. Je me demande si je n'aurais pas dû solliciter votre sœur, aussi. Je vous envie d'avoir une famille de policiers, pour ainsi dire. Ce peut être d'un grand soutien. Dans le même temps, rien n'est jamais simple dans une famille, pas vrai ?

— Oui, madame, déclara-t-elle prudemment.

— J'ai pris la liberté d'appeler le supérieur de votre mari Serafino, et je lui ai posé quelques questions discrètes. Aimerez-vous savoir ce que j'ai entendu en retour ?

Elle chercha un papier dans une pile de documents, et ne vit pas le tressaillement de sa visiteuse.

— Euh... Sid. Tout le monde l'appelle Sid.

— Eh bien, Sid est très fier de vous, et il ne rate pas une occasion de le claironner. Votre résultat à l'examen de passage dans la police, ce merveilleux article de journal quand vous étiez à l'académie, "Deux flics dans chaque famille?". Il en a fait un tas de photocopies. Je doute qu'il y ait un agent du service à qui il n'ait pas vanté vos qualités.

— Oh.

— Bref, je vous dis tout ça pour une raison précise. Je voudrais savoir si un peu de publicité ne vous gênerait pas. J' imagine que vous avez vu les articles de journaux encadrés, dans la salle d'attente ?

— Je les ai trouvés merveilleux.

— Je les trouve pour la plupart d'un mauvais goût spectaculaire. On croirait de mauvaises pubs pour *Incredible mais vrai*. Il n'en reste pas moins que la presse est absolument nécessaire pour ce que je souhaite accomplir, et mieux vaut des compliments équivoques que pas de compliments du tout. Nous allons avoir une histoire à écrire, et il faudra qu'on en parle. Vous pensez que vous pourriez avoir envie d'accepter une mission de ce genre ?

Marie acquiesça vigoureusement. Elle aurait été dévastée par la douche froide qui avait accueilli son enthousiasme pour les articles – *Franchement, s'ils ne lui ont pas plu, pourquoi les a-t-elle accrochés au mur ?* –, mais elle n'en eut pas le temps. L'inspectrice fit glisser vers elle un papier sur le bureau.

— Je vous présente M. Todd.

Marie lut à voix haute :

— "Président de la Todd Trust Company, Président de Todd Shipyards, Président de la Pan American Banking Company, Président de l'American Corporation of Lawyers Society..." Houla, il a des titres à rallonge, celui-là. Membre de neuf clubs privés. Très impressionnant.

— En effet. Vous comprenez donc aisément qu'un gentleman d'une telle stature ait besoin d'une secrétaire particulière.

— *Oui !* Je sais taper à la machine. Vous voulez que je pose ma candidature ?

Melchionne lui tendit une autre feuille.

— C'est de la précédente candidate à ce poste.

Une fois encore, Marie lut à voix haute, en s'efforçant de ne pas aller trop vite car son excitation croissait :

— “La plaignante déclare qu'au lieu et à la date précisés, elle a répondu à une annonce parue dans le *Herald Tribune*, dans la section : « Offre d'emplois féminins ». Questionnée par le suspect suscitité pour savoir si elle parlait espagnol, elle a répondu par la négative. La plaignante déclare que le suspect a alors... voyage gratuit au Mexique... apprendre à parler mexicain... a tenté de la dévêtir.” Qu'est-ce que la “danse flamigo” ?

— Flamenco. C'est espagnol.

— Je parle espagnol.

— Je soupçonne M. Todd de n'avoir aucun intérêt pour vos aptitudes professionnelles.

Marie faillit roucouler de plaisir.

— Alors, finalement je suis prise dans la brigade des dégénérées !

— Je préfère affectations spéciales, répliqua Mme M. d'un ton un peu sec. Pour ma part, je ne trouve rien de particulièrement hilarant au fait qu'une femme se soit fait agresser.

— Désolée, chef. Moi aussi, je déteste toutes ces blagues : “Faut que tu sois dépravée pour aller dans cette unité...”

La commissaire approuva d'un hochement de tête.

— Avec vingt-cinq mille policiers mâles ici, on pourrait espérer une blague un peu meilleure, de temps en temps...

— Vous êtes sûre que c'est moi que vous voulez ? Beaucoup de filles racontent qu'elles n'ont jamais eu l'occasion...

— J'en ai déjà envoyé trois. Une a dit que M. Todd avait une rage de dents quand elle l'a appelé, la deuxième qu'il n'était pas chez lui. La dernière en date m'a rapporté qu'il ne semblait pas aimer les rousses. Si vous faites chou blanc, j'enverrai quelqu'un d'autre. Vous êtes toujours partante ?

— Oui !

— Je tiens à ce que vous ne preniez aucun risque inutile. La femme qui a porté plainte semble avoir pu s'en tirer facilement, mais on ne sait jamais. Si M. Todd dépasse les bornes, vous pliez bagage *illico*. On témoignera sous serment devant le procureur, et on reviendra le cueillir avec les patrouilles.

— Compris.

— Restez vous-même, autant que vous le pouvez. Les meilleures agentes sous couverture s'en tiennent à un mensonge principal, au lieu d'un tas de petits. Je peux vous organiser une séance avec une de mes filles les plus expérimentées, si vous...

— Je suis prête à y aller maintenant.

Le sourire de Mme M. ne faiblit pas quand elle nota la tache de café sur le gant de Marie. Elle en sortit une paire immaculée de son sac et la lui tendit.

— Bienvenue à la brigade des dégénérées. Raison de plus pour ne jamais laisser penser que vous êtes moins qu'une jeune femme parfaitement respectable.

Marie partit pour les quartiers résidentiels avec des sentiments partagés. Et si elle n'était que l'appât au bout de l'hameçon, une fille avenante au premier rang de scène d'un club de strip-tease ? La confiance qu'on lui montrait était excitante, mais elle se calma aussitôt. Cet après-midi de juin était doux, avec une légère brise. Très bientôt, la chaleur de l'été écraserait la ville et ses habitants, avec sa férocité carcérale, et l'asphalte transpirerait malgré les prises d'eau ouvertes, et les rasoirs luiraient telles des lucioles. Mais pas encore : pour le moment, Central Park se pavanait dans une douceur aussi verdoyante que celle du Paradis. Marie se trouvait avec une coéquipière d'emprunt, dans un véhicule d'emprunt, mais elle était seule à entrer dans le grand jeu.

Adele était une des trois femmes directement rattachées au bureau de Mme M., toujours souriante malgré dix ans sur le terrain, avec l'ossature puissante d'une fille de ferme et un large visage ovale. Non sans quelques atermoiements, on leur avait confié pour l'après-midi une Oldsmobile prélevée dans le parc du service des inspecteurs. En route pour les quartiers résidentiels, Marie apprit qu'Adele était veuve et mère de trois enfants, qu'elle venait de Bensonhurst et qu'elle aurait quarante et un ans le 12 septembre prochain ; son actrice préférée était Lana Turner, et elle croyait Marie rompue à l'exercice des opérations sous couverture. Elle avait vu la photo de Marie

dans les journaux, et manifestement oublié que le titre “Deux flics dans chaque famille ?” n’était qu’une formule empruntée à l’académie. Mais bon, quitte à être célèbre... Marie décida de ne pas mentir mais aussi qu’expliquer la réalité des choses risquerait de lui porter la guigne.

Elles étaient à trois pâtés d’immeubles de l’appartement de M. Todd quand elle demanda à Adele de se garer. Dans leur véhicule banalisé, rien ne trahissait leur appartenance à la police... à part l’uniforme d’Adele, bien sûr. Marie avait entendu des histoires d’hommes arrêtés par des policières qui ne les prenaient pas pour de vraies flics, même après que le juge eut abattu son maillet pour les envoyer derrière les barreaux. “*Oui ! C’est la réalité ! Et non, ce n’est pas une farce, vous n’êtes pas sur Caméra cachée !*” Mais les bonnes agentes sous couverture se méfiaient de tout signe officiel risquant de révéler le pot aux roses, et Marie décida que c’était un réflexe à entretenir soigneusement, qu’il se révèle ou pas nécessaire.

— C’est bon. Je vais faire le reste du chemin à pied.

— Tu ne veux pas que je vienne avec toi ? Que j’attende à la porte, au cas où il commencerait à craindre ?

— Non, Adele, c’est un immeuble avec portier.

Que son équipière soit collée à la porte d’entrée ou stationne de l’autre côté de la ville, cela ne ferait pas grande différence. Marie serait seule, ce qui ne la dérangeait pas non plus.

— Cet enfoiré que nous voulons serrer pourrait très bien avoir payé le concierge pour monter la garde. Et puis, tu es en uniforme. Qu’est-ce qu’il va penser s’il te voit ?

— Il va croire que je suis de l’Armée du Salut.

Marie éclata de rire, et tira sur ses gants comme s’ils étaient de boxe.

— Accorde-moi une heure avec cet abruti. Si je ne suis pas revenue d’ici là, tu explodes la porte. Je serai soit chloroformée, soit folle d’amour. Peut-être les deux. S’il tente quoi que ce soit de déplacé, je l’envoie dans le coma jusqu’à dimanche prochain.

Adele poussa un *Ouf!* sourd, comme si elle avait pris un coup au plexus solaire.

— Eh ben, je n’aimerais pas te mettre en rogne, toi !

Marie craignit d'en avoir fait un peu trop, car cette réaction la flattait plus qu'elle n'aurait bien voulu l'admettre, mais elle n'était pas là pour tromper sa collègue, ni surtout elle-même, mais M. Todd. Et il ne cherchait pas à engager un garde du corps ou un gros bras. Il souhaitait une jeune femme douce, un peu bête et pleine d'espérances. C'était le rôle de l'ingénue, pas tellement éloignée d'elle, d'ailleurs. "Restez vous-même, autant que vous le pouvez", avait dit la chef. Marie s'était bien gardée de demander : *Quelle "moi-même" ?*

— Oh, ma grande ! poursuivit Adele. J'aimerais avoir autant de cran que toi. Des fois, quand ça traîne au bureau, je pense à ça. Est-ce que je serais capable de le faire ? Je veux dire, je ne suis pas une bleue — je ne donne pas tout le rouleau de papier-toilette quand la détenue me le demande, en cellule. Mais toi ? Je crois que c'est pour ça que tu es douée pour ce truc. Tu fais comme si tu n'avais pas peur. Ou alors tu ne fais pas "comme si" ! Et si le salopard dit : "Je n'aurais pas lu un truc sur vous dans le journal, il y a peu ?", moi, je tournerai les talons et je filerai. Toi, je parie que tu lui répondras : "Ouais, chouette photo, hein ?", ou bien : "Mais non, je ressemble à plein de filles." Ce que j'aimerais, c'est te voir le faire, juste une fois.

— Euh, peut-être qu'à la prochaine mission tu viendras avec moi.

Marie se sentait mesquine et culpabilisait un peu d'avoir laissé Adele s'emporter sur ses talents, mais la tonalité de ses propos l'encourageait. Et puis, est-ce que son personnage ne devait pas se montrer mesquin et culpabilisé ? Adele ne semblait rien remarquer.

— Tu plaisantes ? Ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais, même si on me proposait de diriger tout le Bureau. J'ai tellement la trouille devant un public... Tiens, juste pour te dire : je ne chante même pas sous la douche.

"De toute façon, continua Adele sur sa lancée, tout arrive pour une raison. Le Seigneur m'a repris mon Harold à cause d'une péritonite, mais mes fils sont en bonne santé. Ma sœur a une fille atteinte de polio, et un gamin qui est mongolien.

— Désolée, dit Marie sans trop savoir si elle n'aurait pas dû la féliciter, plutôt.

Les gens effectuaient ce genre de comparaisons bizarres concernant leur vie, en partant de la globalité pour décortiquer les éléments et les facteurs. *Désolée* ? Quoi dire d'autre, et comment le dire ? Et ce n'était pas simplement parce que les propos d'Adele étaient plutôt chargés, alors qu'elles auraient pu simplement bavarder. Un instant elle regretta que l'inspectrice n'ait pas désigné un pro endurci comme Peg Disco ou Claire Faulhaber pour l'emmener voir M. Todd, mais dans ce cas elle aurait posé un million de questions, et elle serait arrivée avec la tête farcie de conseils à moitié retenus. La majorité des femmes travaillaient comme surveillantes, et elles étaient isolées par l'usage – une femme par precinct, par tour de garde, selon les nécessités –, les seules dans les locaux qui ne soient pas derrière les barreaux ou avec une serpillière dans les mains. Les autres, en majorité, travaillaient au bureau d'aide à l'enfance. Marie et Adele ne se connaissaient pas, elles ne connaissaient pas leur mission. À ce stade il aurait été impoli, voire funeste, de poser des questions sérieuses. Et Adele en posa une :

— Il faut que tu t'inventes une couv différente à chaque fois ?

Vocabulaire de flic : *couv*. Sur le moment, la définition du terme échappa à Marie, mais elle esquiva :

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ce n'est pas moi qui vais te l'apprendre, mais personne n'utilise son vrai nom. Pas parce que quelqu'un croirait qu'on est flics, mais on n'est jamais trop prudentes.

— Oh, tu parles de *pseudos* !

Adele eut un rire d'excuse. Mais Marie n'avait pas pensé à une fausse identité, à un alibi ou à quoi que ce soit d'autre, et elle plaqua la main sur son cœur dans un geste de soulagement, elle sentit l'insigne sur son revers. Houla ! Elle le dégrafa aussitôt et le fourra dans son sac à main avant de sortir de la voiture. Adele klaxonna et leva une main, index et majeur croisés. En réponse Marie lui sourit et lui adressa un pouce dressé, comme le pilote de chasseur à celui du bombardier dans un film de guerre. *Bombes bien larguées !*

Sur le trajet jusqu'à l'adresse indiquée, elle faillit craquer. Trois pâtés d'immeubles ! Il n'y avait aucune nécessité à se

garer aussi loin. Elle se mit à transpirer de nervosité, et elle faillit marcher sur la chaussée – *Eh, la dame, regarde où tu vas !* – en s’interrogeant sur les probabilités que M. Todd apprécie les jeunes femmes transpirantes et nerveuses. Pourquoi avait-elle tant voulu s’imposer devant Adele ? Le coup du pouce levé, comme si elle allait abattre toute la Luftwaffe dans son Spitfire... Puis elle se mit à rire doucement. Non, elle n’était pas pilote de chasseur, ni même de bombardier. La bombe, c’était elle.

Dans le hall d’entrée de l’immeuble, le concierge se leva et se mit presque au garde-à-vous, lissant les revers de sa veste avant de s’incliner légèrement. C’était un vieux type quelconque, à la respiration sifflante, vêtu d’une sorte de livrée cramoisie fatiguée, et il s’exprimait avec un vague accent européen, plus sur le mode attristé que sophistiqué, comme un de ces personnages prononçant deux phrases dans *Casablanca*.

— En quoi puis-je vous être agréable, par ce bel après-midi ? Au moins, Marie n’avait pas oublié son pseudonyme :

— Je suis Mlle Melchionne, et j’ai rendez-vous avec M. Todd, appartement 4A.

Le masque de courtoisie à l’ancienne disparut, et l’autre la toisa d’un regard apitoyé. Marie comprit alors que M. Todd était un client de passage. Le rictus salace qu’elle attendait du concierge lui fut obligeamment offert par le garçon d’ascenseur quand il la déposa à l’étage.

— Je termine à 4 heures, lui glissa-t-il avec un clin d’œil et en effleurant de l’index la visière de sa casquette, quand il ouvrit l’accordéon de la grille cuivrée.

Devant la porte de l’appartement, elle tira un petit miroir de son sac à main pour une dernière vérification, en se disant que ce n’était pas la vanité mais le métier qui nécessitait cette inspection. Elle articula silencieusement la phrase qui l’avait menée jusque-là : “Attention, le grand gaillard ! Ce n’est pas l’heure de pointe !” *Ah oui ?* Elle voyait une jeune femme naïve, une bosseuse encore pataude tirée du lot, avec une envie dévorante de faire bonne impression. *Ah oui ?* Elle y

était presque, mais ses yeux sombres s'agrandirent un peu : *Mince alors !* Elle répéta la pose, puis rangea le miroir dans son sac, avec les menottes, la matraque et le calibre 32, canon de deux pouces. Son insigne, également, qu'elle n'avait jamais entendu personne appeler "breloque", malgré ce que l'inspectrice disait dans la série *Decoy*.

Alors qu'elle allait frapper à la porte, elle vit que sa bague de fiançailles saillait sous son gant. Elle ôta celui-ci et glissa le bijou dans son sac. Le geste lui donna l'impression de se dévergondier. *Je suis une vraie panthère !* Il lui fallut une minute pour maîtriser son envie de rire ; l'affaire était sérieuse, pas vrai ? *Toc toc.*

La porte s'ouvrit sur un homme grand et massif, aux cheveux blond filasse, d'âge moyen, portant un costume sombre en laine peignée et une cravate d'un ton violet assez audacieux. Il transpirait comme s'il venait de déplacer un piano, et un sourire vorace de bienvenue marqua ses traits.

— Eh bien, eh bien. Regardez qui voilà...

— M. Todd ?

— Et vous êtes...

— Lana Melchionne.

— Où vous ai-je vue, il n'y a pas si longtemps que ça ? demanda-t-il avec une intonation à la fois prudente et insidieuse qui la déstabilisa.

— Je suppose que j'ai un visage assez commun, répondit-elle en rougissant.

Il faudrait qu'elle remercie Adele pour cela, plus tard.

— Melchionne. C'est italien, non ? Vous n'avez pas dans la famille des gars qui se trimballe avec des étuis de violons sans violons dedans, quand même ? Vous saisissez ce que je veux dire, hein ?

Au cas où elle n'aurait pas compris, il mima un tir avec une mitraillette : *Ra-ta-ta-ta-ta !* Marie secoua la tête. Il fallait qu'elle gagne ce point.

— Mouais, fit-il. Et qu'est-ce qui vous amène à ma porte aujourd'hui ? Vous vendez des biscuits pour les Girls Scouts ? Je mordrais bien dans une friandise bien tendre...

— Eh non, monsieur, je suis venue ici pour le travail. J'ai appelé, mais personne n'a répondu. J'imagine que c'est pour

ça que vous avez besoin d'une secrétaire. Je sais taper à la machine, prendre en sténo, et je...

— Ah, une *carriériste*. Et comment avez-vous entendu parler de moi ?

Marie hésita, et soudain une bouffée farfelue de faits à moitié véridiques lui échappa dans un souffle :

— Vous vous souvenez de mon amie Adele, que vous avez vue il y a quelque temps ? Elle m'a dit que vous aviez une proposition top classe assez incroyable pour aller au Mexique, apprendre le mexicain là-bas. Mais sa mère a refusé de la laisser partir, parce qu'elle avait rêvé d'un mort, et puis le copain de sa sœur s'est fait percuter par un bus le lendemain. Mais il va bien, juste une clavicule cassée...

— C'est bon ! Entrez. On va discuter un peu et définir quel rôle vous convient le mieux.

D'où tout ça t'est venu ? Aucune importance : ses âneries avaient eu l'effet sédatif escompté, et M. Todd n'exigeait d'elle aucune autre référence. Il détourna la tête avant que son corps pivote dans le même sens. On eût dit que ses mouvements étaient ralentis par un défaut de transmission du cerveau au reste de l'individu, comme s'il était une machine dirigée par quelqu'un qui n'avait pas bien lu le manuel d'utilisation. Marie le suivit dans un long couloir mal éclairé, jusqu'à ce qu'il se retourne, cette fois le corps avant la tête.

— Le poste au Mexique a été pourvu, dit-il, et il reluqua ses jambes un moment avant de demander : Vous avez la moindre expérience, pour ce qui est de la monte à cheval ?

— J'ai monté un poney, une fois.

— Le chanceux... murmura-t-il. Bon, alors, au moins vous n'aurez pas de mauvaises habitudes à perdre. Et je pense avoir des bottines d'équitation à votre pointure.

Le couloir donnait sur une pièce spacieuse, très peu meublée, avec un sofa tendu de tissu écossais et recouvert d'un drap blanc à la propreté douteuse, le tout entouré d'une armada de projecteurs et d'écrans sur trépieds. Todd prit place derrière un très beau bureau en acajou, juste à côté de l'entrée, et lui indiqua la chaise en bois très simple face à lui. La surface de son bureau était encombrée de tas de papiers, d'un livre de